

Filles de joies et de peines

La Gloire des filles à Magloire

Josianne Desloges

Numéro 130 (1), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, J. (2009). Compte rendu de [Filles de joies et de peines : *La Gloire des filles à Magloire*]. *Jeu*, (130), 29–31.

La Gloire des filles à Magloire

TEXTE **ANDRÉ RICARD** / MISE EN SCÈNE **MARTIN GENEST** / DÉCOR ET ACCESSOIRES **ÉLISE DUBÉ**

COSTUMES ET MAQUILLAGES **JENNIFER TREMBLAY** / MUSIQUE **SYLVIA BEAUDRY**

ÉCLAIRAGES **ANDRÉ RIOUX** / CONCEPTION VIDÉO **LIONEL ARNOULD**

AVEC **SYLVIA BEAUDRY** (ROBERTINE), **ÉVA DAIGLE** (RENELLE), **JEAN-MICHEL DÉRY** (JOS),

MARIE-HÉLÈNE GENDREAU (PAULA), **JEAN-RENÉ MOISAN** (TI-BEU), **MARJORIE VAILLANCOURT** (LA ZARZAISE),

ET LA PARTICIPATION DE **GINETTE JODOIN**.

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA BORDÉE**, PRÉSENTÉE DU 16 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2008.

JOSIANNE DESLOGES

FILLES DE JOIES ET DE PEINES

Créée à Québec sur la scène du Trident en septembre 1975, dans une mise en scène d'André Brassard, *la Gloire des filles à Magloire* est la deuxième pièce écrite par André Ricard, figure incontournable de la scène théâtrale de Québec. Il fut animateur et cofondateur du Théâtre de l'Estoc, l'une des trois pointes à l'origine du Trident, le plus ancien théâtre institutionnel de la Capitale à être toujours actif. C'est toutefois à la Bordée que cette pièce reprend vie après trente-trois ans, en ouverture de saison. Comme *Un simple soldat* (2007), *les Muses orphelines* (2006), *En pièces détachées* (2005) et toutes les autres pièces présentées en septembre à la Bordée depuis 1998, ce choix témoigne d'une volonté de la direction artistique de revisiter des œuvres charnières du répertoire québécois.

L'action de *la Gloire des filles à Magloire* se déroule en 1948, au cœur de la Grande Noirceur, dans le Québec rural de l'après-guerre qui se dote lentement d'eau courante et d'électricité sous la gouverne de Duplessis. Les quatre filles de Magloire Prémont vivent heureuses, malgré la rancœur féroce qu'elles vouent aux bonnes ouailles du village. Robertine, l'aînée, est enfermée à l'étage et se laisse mourir d'amour pour un soldat déserteur, Renelle coordonne la maison, la blonde Paula se prélassé et la Zarzaize, la benjamine, rumine de drôles de pensées. Elles projettent de faire passer le défilé de la Saint-Jean-Baptiste devant leur maison, question de se payer la tête du curé et des villageois qui les ont exclues lorsque leur père les a abandonnées et que leur mère s'est mise à donner (oh ! sacrilège)

des cours de solfège mixtes. Proscrites, blessées par les ragots et les coups durs, elles vivent libres et fières dans leur forteresse où les hommes n'entrent que pour livrer des victuailles ou servir leurs intérêts. Ils n'y sont que de passage, bêtes dangereuses qu'on taquine et aguiche, mais dont on craint l'amour et l'emprise. Outre son intérêt purement sociohistorique, l'œuvre présente des personnages vifs et attachants, même s'il n'y a pas vraiment d'action avant la toute dernière scène, dont la violence sexuelle avait choqué à la création. L'histoire de l'ostracisme des Prémont se reconstruit lentement à partir des morceaux de passé livrés surtout par Renelle (Éva Daigle, dont le jeu est très efficace lorsqu'elle agit, mais qui le plus souvent doit rester immobile, bras croisés, pour débiter des tirades qui alourdissent le texte), pendant que naît timidement une histoire d'amour entre Paula et Ti-Beu, le livreur de glace, et que la Zarzaize, dont on préserve la vertu pour en faire une religieuse, se prépare pour une grande métamorphose. La petite vengeance s'exécute, mais tout le reste tombera à l'eau, l'amour, la gloire, l'avenir et la famille.

Le texte, remanié par l'auteur en 1998 et doté d'un prologue et d'un épilogue spécialement pour la mise en scène de Martin Genest, vient d'être publié aux éditions L'instant même. Ces ajouts sont dits par un nouveau personnage, une orpheline de Duplessis qui serait l'unique descendante des Prémont, interprété par la mère de la comédienne Marjorie Vaillancourt. La démarche vise, selon Ricard, à poser « un regard sur le passé » et à créer « une corde sensible avec aujourd'hui ».



La Gloire de filles à Magloire d'André Ricard, mise en scène par Martin Genest (Théâtre de la Bordée, 2008). © Nicola-Frank Vachon.

et permet au metteur en scène de proposer une version documentaire « à la Pierre Perreault » de *la Gloire des filles à Magloire* : on y retrouve l'authenticité des accents du terroir, le cachet d'un Québec vaguement oublié et une fiction travaillée pour ressembler le plus possible à un fragment d'Histoire. L'idée est intéressante, et les deux scènes vidéo « encadrent », en quelque sorte, la version originale tout en établissant le contexte sociohistorique. On peut toutefois s'interroger sur la pertinence de présenter des images documentaires et une narratrice pour ouvrir et clore la pièce, alors que la fable principale regorge déjà de références à l'économie, à la société et à la politique de l'époque. Ces ajouts amènent le spectateur à considérer d'abord l'aspect « muséal » de l'œuvre, plutôt qu'à s'attacher aux personnages et à se laisser happer par le récit.

D'autres éléments scénographiques, comme les décorations de la Saint-Jean de l'époque et la lessiveuse à tordeur au centre de la scène, sont plus signifiants pour rappeler les années 40 et se fondent mieux à la poésie de l'espace imaginé conjointement par Élise Dubé et le metteur en scène. Le tulle placé sur le quatrième mur donne une teinte sépia qui rappelle les vieilles photographies à tout l'espace scénique, en plus de servir d'écran pour les projections. Cette double

approche, documentaire et métaphorique, est harmonieuse sur les planches, mais est exploitée de façon un peu brute dans les vidéos, qui sont inspirés de Pierre Perreault pour les portions documentaires et des dessins animés de Norman McLaren qui sont projetés lors des incursions dans l'imaginaire de la Zarzaise. Presque à chaque longue réplique de cette dernière, l'éclairage baisse et des dessins s'animent sur la toile : feu, insectes et personnages d'allumettes. Malgré quelques beaux effets, ce procédé devient toutefois plutôt redondant et syncope la représentation, alors que les actes excentriques de la benjamine présentés simplement allègent et poétisent la pièce de façon naturelle, comme lors de la dernière scène, où elle accepte candidement de jouer à la princesse endormie, enroulée dans un drap souillé par le sang de son hymen et par des fraises sauvages.

La tangente plus terre à terre et historique du drame se déroule sur le plateau principal. Les sœurs parlent politique, économie, société avec lucidité, dans une parlure du terroir qui demande un effort de concentration au spectateur, mais qui a un certain charme lorsque les répliques sont bien senties et que le ton ne devient pas caricatural. Les scènes quotidiennes, plutôt anecdotiques, combinées à la langue campagnarde entièrement écrite en phonétique par André Ricard,



La Gloire de filles à Magloire d'André Ricard, mise en scène par Martin Genest (Théâtre de la Bordée, 2008).
Sur la photo : Marie-Hélène Gendreau (Paula) et Marjorie Vaillancourt (la Zarzaise). © Nicola-Frank Vachon.

constituaient des défis plutôt ardu pour les jeunes acteurs, qui ont plongé dans l'œuvre avec candeur et enthousiasme. Ils auraient toutefois eu intérêt à accélérer le rythme de jeu, question de maintenir l'intérêt du spectateur, surtout lors des récits haineux de Renelle et des élucubrations de la Zarzaise. Autrement, les mimiques farouches et espiègles de Marjorie Vaillancourt, le jeu racoleur mais bien dosé de Marie-Hélène Gendreau et l'interprétation juste et réaliste de Jean-René Moisan apportent un peu de relief à une histoire qui tombe à plat. Le spectateur ne partage tout simplement pas la rancœur des cadettes et la douleur de Robertine. Lorsque Paula apprend que le père de Ti-Beu a dénoncé l'amant de sa sœur, elle le rejette comme s'il avait la peste et Ti-Beu, blessé, engrosse la Zarzaise. Une réaction en chaîne qui paraît illogique et démesurée pour un spectateur du XXI^e siècle, puisque le couple se faisait les yeux doux depuis quelques jours à peine.

Les concepteurs ont choisi de camper l'action à l'orée d'un bois d'arbres anguleux. Au centre, le balcon arrière de la maison devient un proscenium où défilent les filles. À jardin, la lessiveuse occupe la Zarzaise et, près des coulisses, les cordes à linge modifient l'aspect général de la scène au gré des lessives. À cour, on trouve un bain sur pattes pour Paula et une table polyfonctionnelle qui donne à l'espace extérieur une allure de second foyer niché dans les bois, où les sœurs échappent à la demeure familiale transformée en maison close par

leur mère. Au lieu d'être tassés dans une imposante remise, les vivres amenés par Ti-Beu sont rangés dans des trappes au sol, ce qui force le comédien à se mettre régulièrement à genoux devant les sœurs, soumis et conquis – une belle trouvaille de mise en scène – et respecte la verticalité et la légèreté des éléments scénographiques. Juchée comme une princesse emmurée sur une petite plateforme dans le haut du décor, Robertine se remet difficilement d'un avortement et de sa rupture forcée. Genest a su donner une voix à ce personnage, puisque la musicienne qui personnifie Robertine interprète la trame sonore de la pièce avec divers instruments en suivant le rythme des comédiens. On l'entrevoit entre les branches droites des arbres-échelles, qui rappellent à la fois la scierie des anglophones qui contrôlent le village, les allumettes de la Zarzaise, pyromane, et les futurs pylônes qui amèneront « l'estricité » jusque dans les rangs. La plus jeune y grimpe souvent pour échapper aux discours ou aux ébats de ses sœurs et accéder à son monde imaginaire, où elle joue à Dieu avec les insectes qu'elle immole pour les purifier. Le jeu subtil entre la magnifique scénographie et la musique aurait rendu certaines scènes très touchantes si l'ambiance « sépia » n'avait pas constamment été brisée par les projections vidéo. L'amalgame bigarré du documentaire, du dessin animé, du décor métaphorique et du drame de famille aurait gagné en cohérence si certains éléments avaient été laissés de côté. ■